Les principes de la Politique sont invariables comme toutes les vérités. La Politique s'exerce sur les actions des hommes, les actions des hommes sont presque toujours déterminées par leurs passions, & les passions ne connoissent que leur intérêt. On ne pourra donc que se tromper en Politique tant qu'on voudra supposer les hommes tels qu'ils devroient être: ce sera toujours exposer la patrie à être la victime d'une Nation étrangère.

Cette maxime qui régné d'un bout à l'autre du Roman Politique, met donc ce Livre au-dessous de l'hypothèse. Ne vouloit-on faire qu'un Roman? C'étoit inutile. A-t-on voulu nous donner une instruction? C'étoit plus inutile encore; elle est absolument impraticable: Il faudroit changer le cœur de tous les hommes de l'univers. On ne doit cesser de demander cette grace à Dieu, doit-on l'espérer?

Je vais plus loin, & je dis que le Roman Politique m'a paru un Livre si peu assorti aux intérêts de la France, que je l'ai crû fait par un bon Anglois qui tendoit un piège à notre Nation naturellement inappliquée & confiante. Voici les raisons qui m'ont déterminé à cette façon de penser.

1°. Après ce que je viens de dire, il me paroît incontestable que ce Livre roule entièrement sur un principe hazardé. Le François d'une certaine naissance est aujourd'hui plus dissipé & moins laborieux que jamais. La partie du Commerce & des Colonies est celle de toutes que l'on entend le plus mal en France. Tous ceux qui courent la carrière de l'administration de l'Etat, n'ont presque aucune teinture de pratique sur cette matière, qui ne peut cependant bien être comprise & sçavamment administrée que par des gens qui ont pour guide une pratique & une expérience éclairées par les réflexions & les combinaisons les plus justes. C'est cette réflexion qui engageoit sans doute un Membre de l'Etat en Hollande à me dire, *Nous aurons toujours un grand avantage sur la France, parce que nous savons mettre tous nos Traités en Commerce, & qu'elle met tout son Commerce en Traités.* On sent assez que cela veut dire que nous avons des Traités de Commerce avec les Hollandois, dont il ne nous reste que les parchemins, tandis que notre argent